

peut acquérir cette aptitude générale, qui est la fin de l'instruction. Le mot *lettres* sert à désigner les caractères matériels de l'écriture et les plus brillantes productions de l'esprit humain. Cette acception étendue du même mot se retrouve chez tous les peuples et dans tous les temps. Ainsi le mot *grammaire* comprenait, chez les anciens, presque toutes les connaissances de l'entendement. Ce phénomène du langage a sa raison dans l'union intime de la pensée et de la parole. La parole étant inséparable de la pensée, il est évident que tout le secret de l'intelligence réside dans la parole, et, l'instruction ayant pour objet de développer l'intelligence, il n'est pas moins évident que les lettres doivent être considérées comme la base fondamentale des études.

Quid voveat dulci nutriti la majus alumno,

Quam sapere et fari ut possit, quæ sentiat ?

“Que peut souhaiter de mieux une tendre mère à son fils chéri, que la sagesse et l'art d'exprimer ce qu'il sent ?”

Tout le temps des études se passe à apprendre à lire et à écrire, à arranger des phrases, et à orner sa mémoire de morceaux choisis de poésie et d'éloquence. Cela semble bien peu de chose ; et c'est pourtant ce qui contribue à mettre tant de différence entre un homme et un homme, sous le rapport de l'intelligence. La spécialité à laquelle on se destine n'est pas une raison pour modifier la règle. Avant tout, il faut être instruit, *instructus*, c'est-à-dire, rendu capable de faire le meilleur usage de son esprit, quelque soit l'objet auquel on l'applique ultérieurement.

Ajoutons que le langage n'est pas seulement un instrument propre au développement de l'intelligence ; qu'il est encore une préparation à toutes les connaissances, qui doivent devenir plus tard l'objet de son application.—C'est par l'étude du langage que l'esprit reçoit, pour ainsi dire, goutte à goutte, ces notions d'antiquité, d'histoire, de géographie, etc, qui sont les fondements sur lesquels doit reposer un jour l'édifice entier de la science. C'est par là qu'il acquiert cette sagacité, ce goût, cette rectitude de jugement, en un mot, cette raison universelle, qui prépare à l'étude de toutes les sciences et de tous les arts, dont les procédés ne sont au fond qu'une application de cette raison universelle. Si telle est la loi du développement de l'intelligence, l'utilité ou plutôt la nécessité de l'étude des langues anciennes peut-elle faire question ?

On peut hardiment soutenir que les connaissances historiques, géographiques,

mathématiques, quelque vastes qu'on les suppose, ne sauraient suppléer au travail de l'esprit, appliqué à l'étude de ces langues prétendues mortes. L'homme qui ne se sera livré toute sa vie qu'à des matières purement scientifiques, qui n'aura jamais travaillé que sur des faits ou sur des chiffres, pourra bien avoir un dehors d'érudition et de goût ; mais ses connaissances n'auront rien que de superficiel et d'exclusif : un côté seul de son esprit sera développé, et, quelque étendue que puisse être sa science, son génie sera toujours étroit. Au contraire, que ne doit-on pas attendre de ce labeur assidu qui, borné d'abord à quelques phrases, finit par s'étendre sur un discours, un poème tout entier ? Dans cette série d'exercices, où l'on retourne en tant de manière la pensée d'un auteur pour en comprendre le sens, dans ces efforts inouis que l'on fait pour rendre la sienne dans une langue étrangère, dans ces combinaisons réciproques de mots et de phrases, que de pensées philosophiques et morales, que d'images poétiques, viennent, chemin faisant, se graver pour toujours dans l'intelligence et dans le cœur !

A proprement parler, c'est sur la substance même des auteurs qu'on étudie ainsi ; c'est se les approprier, et, en quelque sorte, se les assimiler ; et, dans ce travail et progressif, l'antiquité toute entière, avec ses croyances, ses mœurs, ses lois, ses usages, passe devant les yeux de l'élève. Un poète contemporain a dit :

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,  
Oui, je suis Grec : Pythagore a raison.  
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;  
Je visitai Sostrate en sa prison.  
De Phidias j'encensai les merveilles ;  
De Pllissus j'ai vu les bords fleurir.  
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles :  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En effet, les événements, les lieux célèbres de l'histoire, se gravent plus profondément dans la mémoire, se conçoivent avec plus d'ensemble et d'enchaînement, quand on vit pour ainsi dire, au milieu d'eux, quand on les voit animés par la vive peinture d'un poète ou d'un historien. Non, rien ne saurait remplacer pour former l'esprit et le goût, ces dix ou douze années qu'on passe dans la meilleure société des auteurs, au milieu des plus beaux pays, dans les plus beaux temps de l'histoire ; ces années d'un travail intelligent et naïf, durant lesquelles, visitant tous les lieux, vivant dans tous les temps, faisant connaissance avec les plus grands hommes de l'antiquité, approfondissant tous les genres de littérature, ou amasse pour l'avenir tous les matériaux qui doivent faire le fond de l'intelligence et du cœur de l'homme.

Bien des gens s'imaginent encore qu'on

apprend le grec et le latin, comme l'anglais ou l'italien, pour le parler. Si cela était, on aurait grandement raison de regarder comme perdues, tant d'années consacrées à l'étude de ces deux langues. Mais nous avons vu tout ce que comprend une pareille étude. On apprend le grec et le latin parce que ces deux langues sont pour nous les interprètes du passé ; parce qu'elles sont les idiômes dans lesquels ont écrit Homère, Sophocle, Thucydide, Platon, Lucrèce, Cicéron, Virgile, Horace, Tacite, et tant d'autres auteurs, qu'il faut connaître, si l'on veut savoir quelque chose, parce qu'enfin ces deux langues sont, en raison de leur génie, l'instrument le plus propre à donner à l'intelligence le développement et l'impulsion dont elle a besoin pour être vraiment maîtresse d'elle-même. Le traité *du Iape*, de J. de Maistre, contient un passage fort remarquable sur la langue latine : ce passage est trop beau et trop peu connu pour que nous ne le citions pas.

“Rien n'égale, dit-il, la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le peuple-roi, qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues même les plus parfaites n'ont jamais pu saisir. Le terme de *majesté* appartient aux latins : la Grèce l'ignore, et c'est par la majesté seule qu'elle demeura au-dessous de Rome, dans les lettres comme dans les camps. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent. C'est la langue des conquérants romains et celle des missionnaires de l'église romaine. Ces hommes ne diffèrent que par le but et le résultat de leur action.

Pour les premiers, il s'agissait d'asservir, de ravager le genre humain ; les seconds venaient l'éclairer, le rassurer et le sauver : mais toujours il s'agissait de vaincre et de conquérir ; et de part et d'autre c'est la même puissance :

...Super et Garamantas et Indos  
Proferet imperium. . . . .

(Virgile.)

“Trajan, qui fut le dernier effort de la puissance romaine, ne put cependant porter sa langue que jusqu'à l'Euphrate. Le pontife romain la fait entendre aux Indes, à la Chine et au Japon. C'est la langue de la civilisation. Mêlée à celle de nos pères, les barbares, elle sut raffiner, assouplir, et, pour ainsi dire, *spiritualiser* ces idiômes grossiers, qui sont devenus ce que nous voyons. Armés de cette langue, les envoyés du pontife romain allèrent eux-mêmes chercher ces peuples qui ne venaient plus à eux. Ceux-